

Dans l'ombre
des remparts

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Dans l'ombre des remparts / Christiane Duquette

Nom : Duquette, Christiane, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230060838 | ISBN 9782897837884

Classification : LCC PS8613.U694 D36 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Jonathan Ly

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CHRISTIANE DUQUETTE

Dans l'ombre
des remparts



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les Irlandais de Grosse-Île

1. *Deuils et espoirs*, 2019
2. *Les héritiers*, 2020
3. *Le mémorial*, 2020

L'amante de Molière, 2017

La fille de la Joconde

1. *À l'ombre des rois*, 2013
2. *Les princes rebelles*, 2014

À Léonard, Alice, Édouard et Annabelle

*Ah! la belle morte, elle repose...
En Éden blanc un ange la pose.
Elle sommeille emmi les pervenches,
comme en une chapelle aux dimanches.*

ÉMILE NELLIGAN, *La Belle morte*

1

La sentence

Québec, 31 août 1911

— Coupable!

Le verdict venait de tomber au même moment que le marteau de l'honorable juge Flynn s'abattait sur son socle.

— Les preuves accumulées par le coroner pendant ce procès, poursuivit le magistrat, ont permis aux membres du jury, composé d'honnêtes citoyens, de prononcer, sans l'ombre d'un doute et tel que leur conscience le leur dictait, un verdict de culpabilité envers l'accusé.

Un lourd silence plana dans l'assistance.

Dès les premiers instants de son arrestation, Luigi Pallascio avait vu sa vie plonger dans un épais brouillard, mais là, en entendant la décision des jurés, c'est dans une nuit noire, sans lune, qu'il se sentit basculer. Il s'obligea à se tenir droit, à garder la tête haute, mais son esprit demeura voilé.

De larges favoris et une épaisse barbe noire, parsemée de gris, comme sa chevelure, entouraient son visage. Âgé de cinquante ans, il était un homme mince, de grande taille

et, bien que sa fière prestance se fût peu à peu dégradée, son regard, lui, n'avait rien perdu de son intensité. Né à Québec, Luigi Pallascio affichait, cependant, le teint basané des Italiens du Sud, hérité de ses parents siciliens émigrés au Canada en 1860. Comme tant d'autres de leurs compatriotes, ils avaient fui la misère qui frappait la péninsule italienne, poussés par le rêve d'une vie meilleure sur le continent américain.

Parti de rien, à force de ténacité et de courage, acceptant mille petits boulots humiliants, à l'âge de vingt ans, le jeune Luigi avait réussi à se payer des études à l'École Polytechnique de Montréal et à devenir, depuis, un riche ingénieur en bâtiment, apprécié par sa confrérie et respecté de ses ouvriers.

Le vieux juge Flynn détourna la tête, replaça sa longue perruque bouclée et, reprenant la parole, s'adressa tant à l'accusé qu'à l'auditoire :

— Luigi Pallascio, nous vous inculpons du meurtre d'Emmy Leduc, assassinée le 16 août dernier d'une balle tirée en plein cœur. Vous êtes condamné à mort par pendaison, à la prison des Plaines, le 20 septembre prochain, à huit heures du matin. Nous fixons le jour de votre exécution à une date éloignée afin de vous permettre de faire un profond examen de conscience et d'accepter de confesser, en bon chrétien, votre péché, afin de mériter le pardon de Dieu et qu'il ait pitié de votre âme !

Pétrifié par sa condamnation à mort, le cœur écrasé par la colère, il réussit à entrouvrir les lèvres pour articuler d'une voix forte, mais enrouée :

— Il faut me croire, Votre Honneur, je suis innocent !

Aussitôt, un grondement de huées s'éleva dans la salle d'audience, que le magistrat s'empressa de faire taire de plusieurs coups de maillet. L'assemblée se composait, en grande partie, des membres de la famille de la jeune Emmy Leduc et de leurs voisins, tous villageois de Canrobert, près de Québec.

S'effondrant sur son siège, le défenseur de Pallascio, maître Réginald Blanchet, passa un mouchoir sur son front ruisselant de sueur. Il lui semblait être le seul de cette assemblée hostile à croire à la non-culpabilité de son client. Pourtant, Luigi Pallascio avait bel et bien été retrouvé près de la victime de dix-neuf ans, fille de chambre au Château Frontenac, étendue, sans vie, sur le sol de la chambre qu'il avait louée dans le prestigieux hôtel.

En effet, le témoignage du D^r Tremblay, un client au quatrième étage de l'aile Riverview et qui avait entendu le bruit d'une détonation, avait été éloquent :

— J'ai entendu un coup de feu qui, sans aucun doute, avait été tiré depuis la chambre adjacente à la mienne. Je me suis précipité dans le corridor, il était désert. J'ai vu la porte de la cage de l'escalier se refermer sur une ombre, mais je n'ai pu discerner personne. Un lourd silence provenait

de la chambre 424, j'ai donc ouvert la porte et trouvé la victime, blessée à la poitrine, dans les bras de l'accusé. Ce dernier avait le torse nu et les mains couvertes de sang.

Puis, ce fut le tour de Conrad Gingras, le jeune concierge, à être convoqué à la barre. Profondément bouleversé, il avait réussi, à grand-peine, à réfréner sa colère contre le prévenu et à décrire, le plus sincèrement qu'il put, l'horrible scène.

— Quand j'ai écarté la porte de la chambre qui n'était qu'entrebâillée, Emmy gisait dans une mare de sang sur l'épaisse moquette, avait-il émis, nerveux, d'une voix empreinte de tristesse. Une sombre tache au niveau de son cœur se découpait sur le blanc de son tablier de servante. Le D^r Tremblay était agenouillé près d'Emmy et écoutait son cœur, tandis que cet homme... cette ordure...

N'y tenant plus, il avait éclaté en sanglots. Après quelques secondes, sa rage avait refait surface et, une lueur acerbe jaillissant de ses yeux, il avait pointé du doigt Luigi Pallascio qui se tenait dans le box des accusés. Pour excuser sa réaction, le procureur dut prendre le temps de rappeler aux jurés le lien affectif qui unissait le témoin à la victime, puis il lui avait demandé de poursuivre.

— Cet homme, balbutia Conrad Gingras, se tenait debout près d'elle, à demi vêtu d'une large serviette, le corps ruisse-lant, les mains ensanglantées et l'arme du crime à ses pieds, sur le tapis imbibé du sang de ma chère Emmy.

Malgré ces faits accablants, tout au long du procès, Luigi Pallascio avait toujours nié avoir commis ce crime,

protestant qu'il ignorait pour quelle raison cette jeune fille, qu'il ne connaissait même pas, se trouvait dans sa chambre. Dans sa déclaration aux policiers, il avait juré qu'il sortait de la douche lorsque le coup de feu avait retenti et, qu'alors, il s'était immédiatement précipité dans la pièce attenante. C'est à ce moment qu'il avait aperçu, effrayé, la jeune domestique étendue au pied du lit. Désespéré, il s'était penché sur elle pour écouter son cœur et avait constaté qu'elle était morte. Il avait alors remarqué le pistolet qui se trouvait à proximité, sur le sol. C'est à cet instant que le docteur avait surgi dans le cadre de la porte, suivi, quelques minutes plus tard, du concierge Gingras.

Malheureusement, pour Pallascio, les douze jurés avaient plutôt adhéré aux arguments de l'avocat de la Couronne. Ce dernier avait réussi à les convaincre que l'ingénieur, malgré ses constants dénis, était un homme instruit qui possédait une facilité à donner le change à chaque interrogatoire.

Debout pendant le verdict, Luigi se laissa mollement tomber sur le banc du box des accusés. Le déroulement de ce drame lui revint soudain clairement, comme si son esprit lui remémorait le cauchemar que sa vie était devenue depuis ce fameux soir.

Qu'aurais-je pu faire ou dire pour échapper à cet horrible procès ? se questionna-t-il. Quelle erreur ai-je commise ?

Il releva la tête vers le public et, parmi cette assistance qui lui était hostile, il vit sa femme, Odette Pallascio, assise au premier rang, le visage en partie caché par un mouchoir de dentelle.

Cette femme n'avait plus rien à voir avec la svelte et charmante jeune fille qu'il avait épousée, plus de trente ans auparavant. Au fil des ans, elle était devenue terne, sans joie, distante sexuellement, ne s'intéressant qu'au bon fonctionnement de la maison, aux bonnes œuvres et à ses dévotions au Christ. En outre, issue d'une famille pauvre comme lui, à plusieurs reprises, Odette, par son manque d'éducation, l'avait humilié lors de dîners avec ses collègues. En fait, depuis quelques années, elle était devenue un vrai boulet pour lui.

Quelle ironie ! J'ai travaillé si durement pour acquérir ma fortune et c'est cette bigote qui va, à présent, en hériter. Je suis certain que le curé de la paroisse et son église bénéficieront d'une belle dotation !

Pallascio ne pouvait se douter que, depuis son arrestation et la certitude qu'il avait commis l'adultère, un vent malin déferlait dans le cœur d'Odette, un souffle amer qui n'avait eu de cesse de bouleverser ses croyances et d'embrouiller son esprit.

— Quelle honte ! Je ne lui pardonnerai jamais, s'était-elle répétée tout au long du procès.

Ce n'est qu'au moment de l'énoncé du jugement qu'elle retrouva assez de courage pour fixer son mari dans les yeux. Cela ne dura que le temps d'un éclair, déjà le regard de celui-ci se porta ailleurs. Le teint de Luigi s'empourpra, car, bien qu'elle ait recouvert son beau visage d'une voilette de crêpe noir, il reconnut la silhouette d'une autre femme, et son cœur se serra. Il fut étonné, inquiet, puis heureux qu'elle soit venue.

Victorine Langlois avait pris place dans un coin sombre, sur le dernier banc de la salle. Coiffée, sous son voile, d'un chapeau à large bord, elle était vêtue d'une sobre robe noire. Cette toilette sévère camouflait son corps voluptueux et cachait sa nature passionnée. Les yeux hagards et le teint livide, elle regardait intensément son bien-aimé, à travers le tissu de soie. Dès le premier jour qu'elle avait rencontré cet homme de vingt ans son aîné, au regard franc et taillé en Hercule, elle s'en était follement éprise. Elle ne pouvait croire qu'il venait d'être condamné à mort et qu'elle ne le reverrait plus, que plus jamais il ne la tiendrait dans ses bras.

Je me suis toujours demandé ce qui avait amené cette superbe femme à m'aimer. Une femme si douce, si délicate et si merveilleuse, se dit intérieurement Luigi, ayant du mal à détacher son regard d'elle. *Un homme la suivrait jusqu'en enfer!*

Le cœur brisé, il détourna la tête. Il se faisait du mauvais sang pour elle, si fragile. *Elle ne survivra pas au scandale,* pensa-t-il. Il refoula ses larmes d'impuissance et se retint pour ne pas s'effondrer. Sa décision était prise, il garderait leur secret jusque dans la tombe, et quand il avait décidé quelque chose, personne, ni même la corde, ne réussirait à le faire changer d'idée.

Né crains rien, mon amour, se dit-il, retenant de rage une larme de couler sur sa joue.

Avant que les deux gardes ne le sortent, menotté, de la salle d'audience, il aurait voulu se retourner, jeter un dernier

coup d'œil vers sa tendre, sa merveilleuse Victorine, mais, s'il le faisait, il craignait de faillir. Il devait être fort. Il suivit donc les deux gardiens, sans regarder en arrière.

2

L'agence Lockwell

Québec, 1^{er} septembre 1911

Tôt ce matin-là, comme à son habitude depuis deux ans, Charlotte Lockwell trônait derrière le large bureau de chêne de son agence de détectives, sise au deuxième étage du numéro 32 de la rue De Buade. Elle ressentait l'agréable impression d'être à sa place et que, malgré les difficultés liées à ce métier – et pour une femme, elles étaient nombreuses –, elle menait la vie qu'elle avait toujours désirée.

Elle ferma les yeux. Par la fenêtre ouverte, elle entendit le bruissement des feuilles dans les arbres qui se dressaient devant son agence et, de la rue, lui provint le bavardage des marchands qui ouvraient leur commerce, face à la basilique Notre-Dame. Lentement, comme une petite source, les souvenirs jaillirent naturellement. C'est l'immense jardin, derrière le manoir familial, qui lui apparut en premier; elle sentait presque le parfum des fleurs, provenant de la roseraie, se mélanger à l'odeur de tabac qui s'échappait de la pipe de son grand-père, Joseph, se berçant sur la véranda. Elle crut percevoir la voix mélodieuse de sa tante Rachel

que son affectionnée grand-mère, Cécile, accompagnait au piano, puis les rires et les discussions de ses cousins, les jumeaux Maud et Colin.

Elle chérissait cette immense propriété qui avait bercé son enfance, mais qui, peu à peu, au fil des années, avait été en partie désertée. Comme elle, la plupart de ces personnes aimées avaient quitté le nid douillet ; certains, les plus âgés, étaient décédés, et les autres avaient décidé de prendre des chemins fort différents. Depuis, la résidence se retrouvait bien grande pour ses chers parents, Molly et Arthur.

Un nostalgique sourire aux lèvres, elle ouvrit les paupières et son regard s'attarda sur la toile qui représentait le portrait de son père, Arthur, pipe en main, suspendu au-dessus du foyer de pierre. Il y avait plus d'une trentaine d'années qu'Arthur Lockwell, ancien major de la police de Québec, avait décidé de quitter le commissariat de la haute-ville pour ouvrir le premier cabinet privé d'investigation de la capitale. Ce projet lui avait été inspiré par un certain Bert Wallace, détective de l'agence américaine Pinkerton, avec qui il avait collaboré lors d'une enquête devenue célèbre.

Reprenant ses réflexions, Charlotte laissa défiler les images du chemin qui l'avait menée à la tête de l'agence paternelle. Elle se revit, jeune et audacieuse, à dix-sept ans, portraitiste judiciaire au *Canadien*, le journal de Québec à l'époque. Cette fonction l'avait amenée à être témoin de plusieurs procès, pour la plupart scabreux, et lui avait fait prendre conscience des replis les plus sombres et les plus pitoyables de l'âme humaine.

Pourtant, loin de me décourager, ce côté menaçant de la société, qu'une enfance dans la bienveillance et la sécurité m'avait jusque-là épargnée, me stimule encore à poursuivre ma quête contre les injustices et le crime, songea-t-elle. En fait, bien que je n'en sorte jamais indemne, lorsque je résous un mystère et que je confonds les coupables, je retrouve, en moi, une paix et une force que seul ce métier peut m'apporter!

Après cinq années passées à la cour, à vingt-deux ans, elle s'était offert une belle échappée d'une année à Paris, accompagnée de sa chère cousine, Maud.

Ah! Cette merveilleuse période dans la capitale française. Et tante Jane et oncle Matthew qui nous y avaient si chaleureusement accueillies. Ciel! Cela fait déjà plus de trente ans! réalisa-t-elle.

Elle s'y était rendue pour étudier la photographie, mais c'est un stage au commissariat auprès du préposé aux archives, Alphonse Bertillon, qui avait déterminé son choix de métier. Ce dernier lui avait appris la création de fiches d'identification des criminels et une technique d'investigation révolutionnaire: le procédé de la prise d'empreintes digitales. Elle sourit en repensant à sa rencontre avec sa chère amie, Hubertine Auclert, combattante féministe, qui lui avait exprimé toute sa fierté de la voir s'imposer dans ce monde d'hommes.

De retour au Québec, tout s'est passé si vite! songea-t-elle, non sans fierté. *J'ai retrouvé mon bien-aimé Austin, qui a réussi à me convaincre d'accepter qu'il me passe la bague au doigt...*

Charlotte avait rencontré son mari, Austin Canahan, quelques semaines avant son départ pour la France. À l'époque, il était avocat et ils s'étaient connus au palais

de justice, alors qu'elle y travaillait comme portraitiste judiciaire. Quelques années après leur mariage, étant apprécié de ses confrères, il avait été nommé juge à la cour.

... Puis, peu à peu, j'ai fait mes preuves comme détective en aidant mon père, gagnant sa confiance. Il m'a laissée mener mes premières enquêtes sous l'égide de l'agence.

En effet, Charlotte avait réussi à élucider plusieurs affaires, grâce à ses méthodes d'investigation. Elle avait assisté la police dans l'arrestation d'un dangereux couple qui avait séquestré une vieille dame et agressé son père, le major Lockwell. Ce dernier avait failli y perdre la vie. Elle n'oublierait jamais le corps de la pauvre Amarilda qu'elle avait découverte sur les berges de Grosse-Île, et la douleur de Gédéon, son cousin, qui allait la marier. La jeune femme, victime d'un viol, s'était suicidée en se jetant dans le fleuve, préférant la mort à la honte. Charlotte avait fini par identifier l'agresseur, mais trois années s'étaient écoulées avant que son père et elle n'aient pu finalement mettre la main sur l'assaillant. La vision du visage au teint bleuâtre et les cernes noirs qui agrandissaient démesurément les yeux vides d'expression d'Amarilda s'étaient à jamais gravés dans un coin de sa mémoire et, parfois, lorsqu'elle contemplait les flots tumultueux du fleuve, cette image lui réapparaissait.

Ainsi, à la fin de 1909, rassuré par ses qualités de détective et par sa détermination, son père décidait de prendre sa retraite et de lui léguer l'agence. Depuis, elle avait fait

quelques aménagements, dont l'installation d'une chambre noire servant au développement de ses rouleaux de pellicules photographiques.

Le plus souvent, les problèmes de ses clients se résolvait rapidement, presque facilement. Le mois dernier, deux jours lui avaient suffi pour élucider le vol du violon du talentueux M. Ouillet, pendant le Festival de la chanson, des danses et des métiers du terroir de Québec. Et, plus récemment, elle avait retrouvé et ramené, à la résidence familiale, la jeune fille d'un riche commerçant de bois, qui avait pris la fuite avec leur ancien palefrenier. Dans cette dernière affaire, le croquis du visage de l'employé qu'elle avait dessiné, une photographie de la fugueuse et quelques sous offerts à un informateur avaient suffi pour découvrir le couple dans un miteux hôtel du port.

Charlotte ne put réprimer un fier sourire.

Ah! Hubertine, ma chère rebelle, elle n'en a pas cru ses oreilles quand elle a su que j'étais maintenant à la tête d'une agence de détectives!

Cependant, sa clientèle se composait, en majorité, de la gent féminine. Cela se concevait aisément, les femmes se sentaient beaucoup plus à l'aise de se confier à une personne de même sexe, elles se sentaient plus écoutées, et il est vrai que Charlotte avait beaucoup plus d'empathie et de patience qu'un policier. La plupart du temps, les agents ne prenaient même pas la peine de feindre leur manque d'intérêt devant leurs doléances qu'ils jugeaient, bien souvent, peu sérieuses.

L'horloge à pendule qui ornait le manteau de la cheminée du bureau fit résonner quelques notes de musique, suivies de neuf coups de gong. Charlotte sursauta et se dit qu'il était temps de cesser ses cogitations et de revenir à la réalité. Elle saisit *Le Figaro*, un journal français qu'elle avait apporté au bureau afin de partager une stupéfiante nouvelle avec son adjoint, Zachari Latour. Un article qui faisait les grands titres de la presse allait certes intéresser ce Français, amateur d'art accompli.

Il y avait maintenant plus d'un an qu'elle avait engagé Zachari comme secrétaire et collaborateur. Ce Parisien était bel homme : svelte, le regard vif, la chevelure d'un brun noisette, et une étroite moustache minutieusement taillée sous le nez. Dans la mi-trentaine, il était arrivé au Canada en 1898 en tant que secrétaire du renommé sculpteur Paul Chevré. À l'époque, Chevré avait reçu une commande de la municipalité de Québec pour une statue de Samuel de Champlain, qui devait être érigée face au Château Frontenac.

Le jeune secrétaire de vingt-deux ans, avide d'aventures, avait été emballé à l'idée de découvrir le Nouveau Monde. À n'en point douter, Zachari était né avec une bonne dose de témérité qui circulait déjà dans le sang de ses ancêtres aventuriers : en 1789, Philippe Latour, son arrière-grand-père, avait participé à la prise de la Bastille durant la Révolution française, puis en 1815, Abraham Latour, son grand-père, s'était engagé dans la Légion étrangère, en

poste en Afrique, et en 1848, Émilien Latour, son père, avait participé à la révolte auprès des Parisiens contre la monarchie.

Quelques mois suivant leur arrivée, et ayant terminé l'édification du monument dédié à Champlain, Paul Chevré retournait en France, tandis que Zachari, charmé par les vastes contrées à perte de vue, par le large fleuve Saint-Laurent et par la nature bon vivant et solidaire des Canadiens français, décidait de poser ses maigres bagages dans la ville de Québec.

Son premier emploi avait été comme clerc chez un vieux notaire renfrogné et austère. Ce travail routinier avait rapidement fini par l'ennuyer. C'est donc avec empressement qu'il avait accepté, pour le second, un poste de secrétaire au ministère de la Colonisation.

Le soir, après ses journées de travail, il rejoignait son minuscule appartement de la côte Sainte-Geneviève, dans le faubourg Saint-Jean-Baptiste. La pièce maîtresse de son logement lui servait autant de bibliothèque que de salon et de salle à manger. Deux murs étaient tapissés de livres, sans parler de ceux empilés de chaque côté d'un large fauteuil, installé près de la seule fenêtre de la pièce. S'y entassaient sur les étagères, qui pliaient sous leur poids, beaucoup de bouquins qu'il faisait venir de France, mais aussi des ouvrages d'écrivains canadiens-français. C'est ainsi qu'il avait découvert la poésie d'Émile Nelligan et la série de volumes sur *L'Histoire du Canada depuis ses débuts*, de l'auteur

et patriote François-Xavier Garneau qui, pour combattre les répressions anglaises, avait choisi la plume plutôt que l'épée.

Célibataire endurci, Zachari semblait se complaire dans une certaine solitude. Cependant, après une dizaine d'années au ministère, il avait pris conscience que sa vie, devenue un peu trop sédentaire, manquait d'imprévu. Bien qu'il apprécîât explorer les rues de la capitale, les villages des environs et même, avec ses maigres moyens, faire quelques voyages en train, jusqu'à Montréal ou New York, son côté aventurier, qui lui avait fait quitter l'amour d'une Française pour voguer vers le nouveau continent, semblait de moins en moins rassasié.

En premier lieu, je dois délaissier quelque peu mes bouquins, s'était-il promis, et peut-être même me trouver un travail plus emballant!

C'est dans cet état d'esprit qu'il avait remarqué, dans le *Journal de Québec*, l'annonce de l'agence de détectives Lockwell. L'offre d'emploi avait frappé l'imaginaire fertile de Zachari, qui en avait presque oublié qu'il s'agissait d'un simple poste de secrétaire.

Lors de son entrevue d'embauche, Charlotte l'avait trouvé différent des autres candidats qu'elle avait rencontrés. Zachari s'était montré un homme cultivé et, d'après le récit de son passé familial, il lui était apparu parfaitement aguerri à l'adversité. Il avait su démontrer une vivacité d'esprit, et il voyait du nouveau là où un natif n'aurait peut-être même pas prêté attention, arborant cet œil curieux qui lui venait

sûrement du fait qu'il était étranger. Ces particularités avaient fini de la convaincre. Ses manières courtoises et son style dandy lui avaient plu : tenue élégante, chapeau melon, foulard de soie noué autour du cou en guise de cravate et gants de cuir. Et puis, cet accent qui n'était pas sans lui rappeler son année passée en France.

Les informations passant inévitablement un jour ou l'autre par le secrétaire, des prises de rendez-vous à la mise à jour des rapports tapés sur la toute récente acquisition du bureau, une machine à écrire Remington, Zachari avait su profiter de sa situation pour démontrer son intérêt à apprendre le métier de détective.

En collaborant avec Charlotte, il fut stupéfait par l'esprit libre de cette femme dans la cinquantaine, à la silhouette élancée, énergique, qui possédait un sens de la déduction, une audace et un courage de la trempe d'un grand enquêteur. De prime abord accueillante, elle observait attentivement ses clients, les écoutait, puis concentrait toute son énergie et son temps à résoudre leurs fâcheux problèmes, sans discrimination de leur classe sociale.

Ce matin-là, Charlotte attendait donc avec impatience l'arrivée de son adjoint, le journal à la main. Et puis, elle devait se l'avouer, il lui tardait de savourer un délicieux café, divin breuvage dont elle ne pouvait plus se passer. En entrant à l'agence, vers huit heures, elle avait été contrariée de constater que leur réserve de grains moulus n'avait pas été renouvelée.

Pourvu que Zachari pense à passer à l'épicerie Moisan!

À peine Charlotte eut-elle le temps de relire le titre en caractères gras de la première page du quotidien français que la porte s'ouvrit soudainement et que l'impeccable Zachari apparut dans la pièce. Il était vêtu de son élégant costume de velours côtelé beige, parfaitement taillé, cravate de soie bourgogne et pochette assortie.

— C'est inimaginable, Charlotte ! On a volé le tableau de la Joconde, au Louvre ! s'exclama-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, face à elle.

— Ah ! Je vois que tu es déjà au courant, émit la détective en lui tendant le journal. C'est en effet incroyable !

Le 21 août de cet été de 1911, le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci avait été dérobé dans le Salon carré du musée parisien.

— Dommage que Paris soit si loin, l'agence Lockwell pourrait leur être d'une grande aide, ajouta son adjoint, confiant.

— Et quelle affaire excitante ! Je t'avoue que je suis intriguée par la façon dont le voleur a pu s'y prendre. Quoi qu'il en soit, il est écrit qu'ils ont mis une soixantaine d'inspecteurs à la recherche de ce précieux tableau, annonça la détective. Le chef de la police et ses hommes du Quai des Orfèvres devraient être capables de se débrouiller sans nous !

Zachari hocha la tête et, en dépit de sa confiance envers la police française, ne sembla pas persuadé. Charlotte se redressa et pointa du doigt le nom qui était inscrit dans le dernier paragraphe de l'article :

— Regarde, le journaliste termine en parlant du travail d'Alphonse Bertillon, lui apprit-elle, le mentor de mes méthodes d'enquête.

— Bien sûr, le fameux expert en identification, dit-il en jetant un coup d'œil vers le classeur à caisson qui contenait les fiches des criminels répertoriés.

Charlotte acquiesça d'un mouvement de la tête.

— Bertillon a réussi à relever une empreinte sur la vitre du cadre du tableau, lut Zachari. Malheureusement, elle ne faisait pas partie des centaines déjà fichées dans ses archives.

— Mais lorsque la police française mettra la main sur le malfaiteur, elle pourra servir d'indice irrévocable contre lui. Peut-on croire qu'ici, au Québec, on continue à bousculer les témoins et à effrayer les suspects potentiels pour leur faire avouer leur méfait, comme au Moyen Âge ! J'ai maintes fois essayé de démontrer à l'inspecteur Barlow l'utilité de cette méthode scientifique, mais en vain.

Puis Charlotte fit une moue :

— Hum ! J'imagine qu'avec tout l'énervement de cette nouvelle, tu as oublié d'acheter des grains de café...

— Eh bien non, patronne, et je vais vous en préparer un de ce pas !

— Je t'ai déjà interdit de m'appeler patronne...

Faisant la sourde oreille, Zachari avait déjà refermé la porte du bureau derrière lui.

Demeurée seule, Charlotte tendit la main cette fois vers le *Journal de Québec*, sorti le lendemain du verdict de l'affaire Pallascio, qu'elle voulait relire. Comme tous les gens de la province, elle avait suivi assidûment ce procès pour crime qui s'était déroulé au palais de justice de la capitale.

Tous les journaux en parlaient, donnant un compte rendu détaillé, et la plupart y consacraient leur article de tête. La presse libérale, comme *Le Soleil* et *L'Électeur*, pour qui le coupable ne faisait aucun doute, affichait un titre vendeur en caractères gras : « L'échafaud pour l'assassin du Château ! »

Le périodique *La Vérité* de la presse catholique, de son côté, bien que condamnant le crime, en profitait pour blâmer vertement le comportement adultère du coupable, désirant ébranler les masses populaires afin de raffermir les mœurs vertueuses en déclin dans certains quartiers.

Dès les tout premiers débuts, les détails de ce procès occupaient des colonnes entières dans les journaux. Tout au long de son déroulement, Charlotte en discutait le soir avec Austin, à présent juge à la cour, lorsqu'ils se retrouvaient dans leur boudoir ou sur la véranda vitrée, après leur journée de travail.

Le vieux juge Flynn qui présidait la cause Pallascio, étant Irlandais de souche, Austin et lui se rencontraient fréquemment à leur club privé des Hiberniens, dont ils étaient membres. Cet ancien ordre, fondé dans leur pays d'origine, il y a plusieurs siècles, était implanté dans de nombreuses villes d'Amérique. La confrérie se composait de compatriotes irlandais qui se donnaient pour mission, entre autres, de protéger le maintien des églises chrétiennes contre les protestants.

À quelques reprises, le juge Flynn avait partagé avec Austin ses réflexions sur ce sordide assassinat :

— Quelle peut bien être la raison qui a engendré une telle tragédie ? La jalousie, la luxure ? avait-il questionné dans un même élan.

Il s'était interrompu, comme pour se donner le temps de mieux formuler sa pensée. Austin avait affiché une expression pleine d'attention.

— Mon cher Charles, je vois bien que quelque chose vous tracasse, s'était-il avancé.

— Après tout, je peux bien vous le dire, s'était décidé celui-ci, affichant une moue contrariée. Je subis des pressions du ministre des Chemins de fer et Canaux ainsi que du responsable en chef de la St. Lawrence Bridge Company, engagée par le gouvernement fédéral pour la reconstruction du pont de Québec. Les travaux ont débuté au printemps dernier. Pallascio est l'un des ingénieurs de l'équipe locale dont la compagnie a accepté la soumission pour la construction de la sous-structure de métal.

Indirectement, bien sûr, ils m'ont fait comprendre que de détecter une faille, si minime soit-elle, dans l'accusation du procureur me permettrait de prononcer un non-lieu et d'éviter un scandale.

Le vieux juge avait froncé les sourcils et sa colère s'était fait entendre à la vibration glaciale de sa voix :

— Or, toute ma vie j'ai lutté contre la corruption et, pour moi, la vie d'une domestique vaut autant que celle d'un riche notable. L'avocat de la défense, ce Blanchet, il a besoin de m'amener des preuves tangibles pour que j'acquitte son client, crois-moi, Austin !

Eh bien ! Il faut croire que maître Blanchet a échoué, constata Charlotte en relisant la condamnation de Pallascio, et que le couperet de la justice a tranché !

Elle sursauta lorsque la porte s'ouvrit à nouveau. Zachari, de retour, faisait irruption dans la pièce, portant d'une main une tasse de café.

— Il y a une dame qui voudrait vous rencontrer, annonça-t-il en déposant la chaude boisson sur le coin du bureau.

Charlotte, reconnaissante, tendit une main vers sa tasse et savoura une gorgée, avant de lui demander :

— Et quel est le nom de cette « séduisante » personne ?

Une fraction de seconde, le secrétaire parut interdit :

— Comment avez-vous pu deviner... ?

— Ce n'était pas difficile. Le non-verbal d'une personne nous informe plus que les mots qu'elle prononce. Ton visage enflammé et la brillance de tes yeux t'ont trahi, mon ami.

Zachari rougit de plus belle. Charlotte se redressa dans son fauteuil.

— Et alors, ce nom ?

— Hum ! M^{me} Victorine Langlois, prononça-t-il, reprenant peu à peu son teint habituel.